

# Les silences de l'antichambre

*Chronique d'une soubrette  
chez les bourgeois*



**André J. ESCANDELL**

André J. Escandell

# Les Silences de l'antichambre

*Chronique d'une soubrette chez les bourgeois*

© André J. Escandell, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1105-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# 1. Introduction

## Une voix venue d'en bas

L'auteur, las des récits policés et des vérités bien peignées à la convenance de la bourgeoisie, a choisi de confier sa plume à Victorine, une femme de chambre au service de ces dames de la haute société. Ce n'est point une historienne, ni une moraliste, et elle n'appartient certainement pas au monde qu'elle observe. Son statut de soubrette est précisément ce qui lui donne accès à la réalité cachée derrière les apparences. Invisible aux yeux de ceux qu'elle sert, elle voit tout : les gestes furtifs, les paroles échangées à mi-voix, les failles sous le vernis de l'étiquette.

Le témoignage livré par Victorine, loin de toute prétention à l'objectivité ou à la modération, s'inscrit dans une perspective singulière : il s'agit d'un point de vue forgé sur le pas des portes, dans la pénombre des alcôves et derrière les nappes qui dissimulent autant qu'elles décorent. Ce regard, acéré, quelquefois impitoyable, ne saurait offrir au lecteur le confort d'une distance polie. Bien au contraire, il s'approche à une proximité telle qu'il en devient dérangeant.

La vérité, telle que perçue et transmise par Victorine, n'est nullement celle que la bourgeoisie souhaite voir retranscrite dans ses fastueux récits de souvenirs. Elle s'apparente plutôt à ce qu'elle néglige, abandonne, laisse échapper sans y prendre garde, entre deux soupirs, au détour d'un mensonge ou d'un repas partagé.

Ce qui est raconté ici, ce n'est donc pas l'histoire officielle, celle que l'on apprend ou que l'on célèbre, mais l'histoire vécue dans le silence, telle qu'elle fut observée par une femme que l'on s'habitue à ignorer.

## **2. La société bourgeoise**

On imagine souvent le XIX<sup>e</sup> siècle comme une suite de bals, de dentelles et de salons éclairés aux chandelles. Cette image est confortable. Elle évite de regarder ce qui se passait derrière les portes fermées, sous les escaliers, dans les cuisines et les chambres de service. La réalité était moins brillante et infiniment plus dure.

La société bourgeoise reposait sur une hiérarchie rigide, presque invisible tant elle semblait naturelle. Chacun y avait une place, et surtout des limites qu'il ne devait jamais franchir. La violence n'y était pas toujours brutale : elle était quotidienne, administrative, muette. On ne frappait pas forcément ; on effaçait. On renvoyait, on faisait taire, on condamnait par une rumeur ou par un simple geste.

Pour les domestiques, et plus encore pour les femmes, la dépendance était totale. Le travail, le logement, la réputation, parfois même l'identité, appartenaient aux maîtres. Une faute, une grossesse, un soupçon, et tout pouvait disparaître d'un instant à l'autre. Cette précarité n'indignait personne : elle faisait partie de l'ordre du monde.

Ce livre regarde cet ordre depuis le bas. Là où les salons ont laissé des lustres et des dorures, les caves ont laissé des vies. Et c'est dans cet espace invisible, entre le service et le silence, que la vérité de cette époque se tient encore.

### 3. Je me nomme Victorine

**Je suis femme de chambre. Et j'écris.**

J'ai appris à lire et à écrire sans qu'on m'y destine, ni même qu'on s'en étonne. Mon état me plaisait, et je n'en ai point cherché d'autre. Aujourd'hui que la mode est aux mémoires, je livre les miens.

Quand messieurs les grands hommes se décident à raconter leur vie, ils n'en disent jamais que ce qui les honore. Lorsqu'il s'agit de femmes célèbres, on y ajoute encore le soin extrême de la bienséance. Pour ma part, n'ayant ni nom à défendre ni gloire à ménager, je puis dire les choses telles qu'elles furent.

Il est des écrivains qui prétendent connaître la bourgeoisie de l'intérieur. Ils se trompent. On ne connaît véritablement ce monde qu'en le servant. Fille de rien et femme de chambre de profession, j'en ai vu non point l'éclat, mais les dessous : ce qui se trame derrière les paravents, sous les nappes bien empesées et entre les draps trop soigneusement tirés pour être innocents. C'est là que se fabrique ce qu'on appelle la respectabilité.

Je ne parlerai guère de moi. J'écirai l'histoire des autres. C'est encore la meilleure manière de dire la vérité sans l'habiller de velours. Si quelques-unes de mes anciennes maîtresses ouvrent ce livre par désœuvrement, je ne doute point qu'elles n'aillent jusqu'au bout, tant il est difficile de détourner les yeux de ce qui nous ressemble.

On dira sans doute, à la seule vue du titre, que ceci est un livre d'antichambre. J'en conviens sans peine. Mais chacun sait qu'on passe plus souvent par l'antichambre pour atteindre le boudoir que par les salons d'apparat.

Je suis née à la campagne. Ma mère était déjà malade, mon père, taciturne, usé par la terre. Peu de paroles, beaucoup de gestes : une vie rude, mais droite. J'y ai appris le travail, la pauvreté, et cette dignité silencieuse que nul ne songe à louer, mais qui tient debout.

Dans les maisons où j'ai servi, j'ai vu, j'ai entendu, et surtout j'ai retenu. Par nécessité d'abord, par prudence ensuite, et, je l'avoue, par curiosité. On prétend que la curiosité est un vilain défaut ; c'est surtout celui qui trahit le mieux ceux

qui la redoutent.

Je guiderai donc le lecteur parmi les usages, les convenances, les arrangements conjugaux et les scandales soigneusement étouffés sous le poids du silence et des œuvres charitables. Il apprendra pourquoi Monsieur et Madame, unis par calcul plus que par inclination, vivent séparés tout en se retrouvant parfois, lorsque le monde le permet, afin d'assurer la lignée sans troubler l'ordre établi.

Il verra aussi comment Madame entretient ses admirateurs avec une discrétion savamment cultivée, tandis que Monsieur s'exerce à une galanterie tardive auprès de ses maîtresses et de quelques domestiques trop jeunes pour comprendre les pièges du confort.

Quant à moi, je passe au moment convenable, je me retire à propos, et je conserve ce que j'entends. Jusqu'au jour où l'on me laisse parler.

Car dans ces maisons impeccables, la poussière ne disparaît jamais : on se contente de la pousser sous les tapis.

Et moi, j'en sais quelque chose. Je tiens le balai.

## 4. Le théâtre des apparences

Dans ces somptueuses demeures, l'amour véritable n'a pas sa place dans les conversations. On y évoque surtout les alliances, les apparences à préserver et les convenances à respecter. Les mariages ne sont pas le fruit de sentiments sincères, mais plutôt des unions de fortunes, arrangées avec le même soin que l'on assortit les rideaux, pour que l'ensemble soit plaisant aux yeux de la société.

Les jalousies de Madame, ses amants discrets, ses lettres parfumées, ses soupirs devant le miroir, persuadée que je ne comprenais rien. Quelle erreur. Si les bourgeoises savaient ce que comprennent les soubrettes, elles se brosseraient elles-mêmes.

Moi, petite Victorine, j'étais là, immobile au centre de cette scène mondaine, spectatrice discrète mais attentive de ce théâtre quotidien. Témoin invisible, je voyais défiler les faux-semblants soigneusement polis, tandis que les vérités, mal dissimulées, s'infiltraient sous les riches tapis persans. Derrière chaque façade, je percevais les mensonges et les secrets que la correction s'efforçait de taire.

Ne vous inquiétez pas : je ne compte pas me taire.

Si le destin m'a placée aussi près de ces gens, il serait vraiment dommage de ne pas partager avec vous ce que j'ai pu observer. Immergée dans leur quotidien, j'ai vu bien plus que ce que la façade laisse croire. Dans un univers où chacun s'évertue à jouer son rôle avec application, où les apparences sont soigneusement entretenues et les convenances scrupuleusement respectées, il faut bien que quelqu'un, quelque part, éclaire les coulisses de cette grande pièce. J'assume volontiers ce rôle : celui qui tient la lanterne, qui observe sans être vue, qui dévoile ce qui se cache derrière le décor brillant. Car c'est dans l'ombre des salons et sous les tapis épais que se devinent les vérités, celles qu'on ne confie jamais à voix haute, mais qui façonnent la réalité de ces existences réglées par l'artifice.

Installez-vous. Je vais vous dire comment vivent les bourgeois quand ils pensent que personne ne regarde.

Et moi... j'ai toujours regardé.

## **5. Définition de la bourgeoisie**

### **Une position plus qu'une classe**

La bourgeoisie ne constitue pas une classe sociale figée, mais représente avant tout une position que l'on peut acquérir ou perdre. Ce statut dépend avant tout du travail, de l'économie et des capacités individuelles, qui permettent d'y accéder. À l'inverse, le vice, la dissipation et l'oisiveté conduisent à perdre cette position. Ainsi, l'appartenance à la bourgeoisie n'est jamais définitivement acquise : elle se mérite, se construit et peut disparaître selon les choix et le comportement de chacun.

Grande gagnante de la Révolution, la bourgeoisie domine tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Mais, pour être plus juste, devrait-on parler des bourgeoisies. En effet, cette catégorie comprend aussi bien les grands propriétaires, ceux qui ont fait fortune dans les affaires, les professions libérales, les fonctionnaires que l'artisan arrivé ou celui qui tient boutique en ville. De plus une grande différence existe entre la bourgeoisie rurale et la bourgeoisie urbaine parmi laquelle les Parisiens tiennent le haut du pavé. Un point commun cependant, la croyance en la nécessité du travail et la mystique de la réussite.

### **Le cadre de vie bourgeois**

Le mode de vie de la bourgeoisie se caractérise principalement par un ancrage urbain. Au fil du temps, si la construction d'hôtels particuliers demeure un signe ostentatoire d'un statut social élevé, l'habitat bourgeois évolue avec les Désormais, c'est l'immeuble de rapport qui devient le modèle dominant. Ce type de bâtiment, reconnaissable à sa façade en pierre richement ornée, s'ouvre généralement sur de larges cours carrées, véritables espaces de prestige et de circulation.

Dans l'organisation intérieure de ces immeubles, une distinction nette s'opère entre les espaces. Les pièces destinées à la représentation sociale, salons, salles à manger, bureaux, occupent l'avant de l'appartement, là où la lumière et la vue sont privilégiées, afin d'accueillir les invités et d'afficher le raffinement du foyer. À l'arrière, se trouvent les pièces réservées à la vie quotidienne et aux services, témoignant d'une hiérarchie spatiale marquée. Enfin, les chambres

situées sous les combles, dépourvues de confort, sont réservées au personnel domestique.

Contrairement à l'aristocratie, qui préférait préserver sa vie à l'écart de l'espace public, la bourgeoisie n'hésite pas à exposer ostensiblement les signes de sa réussite. Les façades des immeubles, véritable vitrine de l'enrichissement familial, témoignent de cette volonté d'affirmation sociale. À l'aube de la Belle Époque, l'argent s'impose comme la seule véritable religion, dictant les comportements et les aspirations de cette classe dominante.